

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Robe d'intérieur, façon Empire, en satin changeant vieux rose, garnie de dentelle noire.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

MODES



PROPOS de la fourrure, dont le moment est venu de nous entretenir, il me revient à la mémoire certaine curieuse anecdote.

Chacune de vous sait, n'est-ce pas ? qu'autrefois, ce précieux adjuvant de la toilette était non moins porté par les hommes que par les femmes auxquelles elle est, aujourd'hui, plus exclusivement réservée. Le manchon lui-même, qu'on l'appelât *contenance*, *bonne grâce*, ou simplement *manchon*, se partageait les faveurs des deux sexes. C'est pourquoi certaines estampes anciennes nous représentent de grands seigneurs du temps de Louis XIV, par exemple, avec des manchons suspendus à la ceinture. D'abord très petits, la mode voulut tout d'un coup qu'on les portât très grands, grâce à l'ingénieux stratagème d'un fourreur de Rouen.

Trouvant que les petits manchons consommaient à son gré trop peu de fourrure, il eut l'idée d'en offrir un minuscule au bourreau de sa ville natale. Et, pour s'assurer la précieuse et inconsciente complicité de ce *paria* de la société, il lui offrit encore un beau louis d'or à la condition de lui voir porter ce manchon suspendu au cou la première fois qu'il monterait sur l'échafaud pour « bastonner » un misérable.

Le bourreau, touché, promit, tint parole ; et, de ce fait, la mode des petits manchons fut, en un instant, tellement discréditée que le fourreur vit accourir chez lui tous les hommes de qualité pour lui en commander d'immenses. Personne ne voulait porter un manchon semblable à celui du bourreau !

Ce n'est pas qu'on ait rien de ce genre à redouter aujourd'hui ; mais la mode veut qu'on agrandisse considérablement ce précieux auxiliaire de la toilette, seulement porté, à présent, par les femmes !

Souvenez-vous-en donc, chères lectrices, et rappelez-vous aussi que la chèvre de Mongolie est bien la plus délicieuse fourrure que l'on puisse rêver. En gris clair, par exemple, ou en blanc, elle est exquise pour jeunes filles.

La *cravate écossaise*, en martre du Canada, semble devoir obtenir un certain succès. Cette cravate est, en somme, un tour de cou terminé d'un côté par une petite tête de martre, de l'autre par la queue de l'animal, que l'on croise sous le menton en faisant passer la seconde sous la première.

Le *Coligny* est aussi un collier rond, mais fermé, celui-là, par un nœud de ruban formant flot. Il se fait également en plumes d'autruche fines noires.

Les *boas* ne cèdent pas leur droit qu'affermir, au contraire, le goût de la mode pour le style Empire, et les *cols moscovites* se porteront non moins que les années précédentes. Quoi qu'en prétendent certains chroniqueurs mal informés, le castor reste à la mode. Quant à la loutre, seul son prix très élevé empêche tout le monde d'en porter.

La bure, la vraie bure de moine, est fort en honneur. Et je connais plus d'une élégante qui a déjà pour son petit lever une *robe dominicaine*, c'est-à-dire une robe rappelant, par sa forme et

le tissu dans lequel elle est coupée, celle que porte le P. Vignal dans *Un Drame parisien*. La peluche se porte encore beaucoup, comme robe d'intérieur; et le velours anglais est des plus seyants. On fait, en cette étoffe, garnie de dentelle Richelieu, des *tea-gowns* d'une suprême élégance qui sont cependant d'un prix fort abordable, même pour les plus raisonnables.

On voit beaucoup de *costumes trotteurs* mélangés d'uni et d'écossais. Lorsque je dis uni, j'ai tort, car, actuellement, l'uni est toujours plus ou moins glacé ou miroir, même lorsqu'il est en laine. Je vous signale aussi un costume en tissu souple d'un gris ardoise très joli, dont la jupe, biaisée et doublée, est bordée d'astrakan. Une mince bande d'astrakan sert de liseré au corsage froncé et décolleté qui s'appuie sur une guimpe à manche en velours glacé gris plus sombre. La ceinture, en velours, se ferme par une jolie boucle en strass. Comme coiffure, une petite capote plate assortie, avec aigrette sur le milieu du devant.

Les toques en fourrure se porteront toujours le matin, le soir, et en voyage, pendant la froide saison, mais ce ne seront jamais, pour les grandes personnes du moins, des coiffures d'après-midi.

MARIE-BERTHE.

Explication des Gravures noires (pages 157 et 159)

Robe d'intérieur forme Empire en satin changeant rose garnie de dentelle noire. — Toute droite, sans aucune pince. C'est une sorte de fourreau qui va en s'élargissant dans le bas; il est légèrement froncé à un empiècement de dentelle appliqué sur du satin rose et garni, dans le bas, de deux volants de dentelle noire superposés.

Une large écharpe de soie plissée sur la poitrine prend naissance à l'épaule et s'arrête sous le bras, nouée simple-

ment devant; les longs pans, voilés de dentelle, tombent jusqu'au bas de la jupe; ils sont terminés par une frange de soie.

Les manches sont plissées dans le haut; le reste est en soie recouverte de dentelle. Une ruche contourne l'emmanchure.

Dos de la toilette de diner et de cérémonie en broché ciel semé d'avoine d'or. (Page intérieure 163).

Explication de la Gravure coloriée 4909

Corsage d'intérieur en surah rouge orné de broderie russe. — Il est entièrement froncé au col, devant et dos; des entre-deux de broderie sont cousus sur le surah, à des distances égales, et se continuent jusqu'au bas.

La manche courte, gracieusement drapée, est garnie de broderie.

Le col et la ceinture sont en galon d'or brodé de perles multicolores.

Cette jolie nouveauté peut se faire en crêpon de laine pour la ville, en gaze ou en crêpe de Chine pour diner.

Elégante robe d'intérieur en reps rose imprimé de fleurs mousses et roses. — Le devant, en satin rose, est recouvert à la jupe par trois volants de dentelle, et au gilet par un bouffant et un rabat de dentelle; au bord de la robe est un dépassant fait d'une petite ruche rose.

La traîne, longue et étroite, est voilée de dentelle, qu'un nœud de velours mousse arrête au bras.

Partant de l'épaule, une gracieuse chute de dentelle se continue jusque sur les hanches.

Les manches larges qui sont pincées, au bas, par un nœud de velours, sont garnies d'une haute dentelle; une dentelle tombe en pointe sur la manche à partir du haut.

Ceinture en velours mousse à demi-cachée par les dentelles.

Saut-de-lit en étoffe japonaise rayée de petits carreaux bleu de Saxe et semée de fleurs. — Le devant froncé est serré dans une haute ceinture de velours bleu qui se ferme sur le côté.

Le col, à peine ouvert, est entouré d'un immense volant en étoffe japonaise, rehaussée de dentelle; celui-ci se continue sur toute la robe en un gracieux coquillé qui disparaît un moment sous la ceinture.

La jupe est garnie, au bas, d'un grand volant bordé de dentelle et surmonté de trois plis en étoffe bleue.

Grandes manches japonaises froncées dans la couture et terminées par un volant.

Garniture en dentelle crème. — On pourra l'adapter sur un

corsage montant dont le gilet est mobile et obtenir ainsi un décolleté facile à supprimer.

Dans le dos, la dentelle tombe droite, à peine froncée, quelques plis sur les épaules soulevés gracieusement par des petits nœuds en velours mais ; le bas se diminue en très fine pointe.

Employer de préférence, pour cette jolie fantaisie, des dentelles anciennes dont les tons jaunis sont très en faveur pour ce genre de garniture.

Matinée en crêpon rose. — Froncée, devant, sous un petit col rabattu bordé d'un point d'épines, et autour duquel est cousue une haute dentelle plissée faisant ensuite jabot.

Ceinture ronde en ruban de moire assorti avec nœud montant sur le côté, et grands pans tombant.

Manches larges terminées par des revers garnis de dentelle plissée.

Jupon en royal réséda à pois oranges. — Un volant à tête en royal, dont le bord est festonné en soie rouge, orne le bas de ce jupon, soutenu en dessous par un fin plissé de taffetas réséda. L'ampleur est retirée en arrière par des coulisses surmontées d'une haute tête. Les cordons sont en dedans.

Gilet pour devant de corsage. — Le milieu en velours ophélia est encadré par deux volants superposés en grenadine mais avec bord satiné.

Un rang de perles dorées est posé sur la tête du volant qui est très légèrement froncé.

Col en velours ophélia.

Blouse pour jaquette ouverte en surah mauve. — Empiècement en tulle brodé d'or reposant sur un transparent mauve au bas duquel est froncée la blouse dont quatre coulisses marquent la taille.

Deux volants très légers, le premier avec tête, sont cousus au pied de l'empiècement.

Le col est plissé.

Chemise de nuit en surah crème, garnie de dentelle. — Empiècement légèrement cintré, réuni au devant plissé par une engrêlure dans laquelle glisse un ruban rose.



Toilette de dîner
ou de cérémonie en broché ciel
semé d'avoines d'or.

(Vue de dos.)

Modèle de M^{me} Pelletier-Vidal.

Col en très jolie dentelle froncée cousue à une engrêlure qui a les dimensions exactes de l'encolure, celle-ci montée aussi sur un trou-trou. On réunit le col à la chemise en plaçant les deux engrêlures l'une sur l'autre, et en glissant le ruban dans les trous.

Cette ingénieuse façon, en donnant la facilité d'enlever les garnitures sans les découdre, permet d'employer les anciennes dentelles qu'un nettoyage trop fréquent pourrait user trop rapidement.

La manche est garnie d'une haute manchette très étroite en dentelle, sur laquelle retombe un volant. Un ruban rose serre le bas, un autre passe dans l'engrêlure, qui réunit la dentelle à la manche, ainsi que nous l'avons indiqué pour le col.

Une engrêlure traversée d'un ruban rose remplace également la couture de l'emmanchure.

Chemise de nuit Réjane en mousseline bleue Chine à carreaux plus foncés. — Garnie d'un haut volant froncé faisant le col très ouvert, et se continuant en jabot diminué vers le bas ; là est posé un gros nœud en ruban de satin noir.

Les manches larges se terminent par un volant pincé intérieurement sous un nœud noir.

Les volants sont bordés d'un feston en soie noire.

La même étoffe en mais est festonnée de bleu ; en mauve, elle est bordée de soie or ; tous ces mélanges sont ravissants ; les nœuds de ruban sont assortis à la bordure.

Pantalon élégant en surah rose garni de Valenciennes. — Forme droite garnie, au bas, de deux volants de dentelle cousus à un trou-trou de broderie au-dessus duquel sont posés, en biais, des entre-deux de dentelle séparés par des groupes de petits plis en surah.

Au-dessus de cette garniture, un nœud de satin mousse.

Jupon en jolie moire fond crème à rayures satinées orange, mauve et mais, semé de fleurettes. — Il est garni d'un haut volant de dentelle, avec tête froncée, sur la coulisse de laquelle sont cousus des petits nœuds en rubans étroits assortis aux tons des rayures.

Cette dentelle repose sur un premier volant en moire rayée. Serrant l'ampleur derrière, un joli nœud en satin mais.

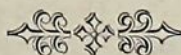
ANECDOTE

Le roi Georges d'Angleterre apercevant, dans une rue de Londres, le poète Pope qui était, chacun le sait, très défavorisé de la nature et bossu, dit à un de ses courtisans :

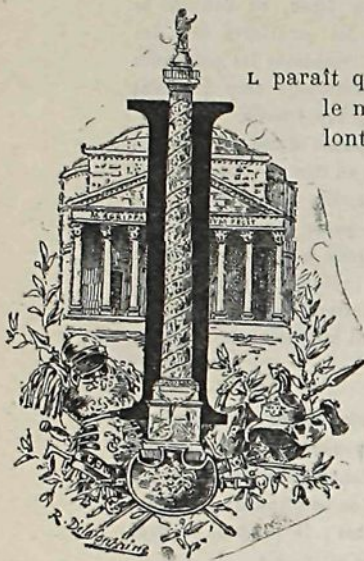
— Je voudrais bien savoir à quoi sert ce petit homme qui marche tout de travers ?

Pope l'entendit et cria en se retournant :

— A vous faire marcher droit.



CHRONIQUE



L paraît qu'un habile homme a trouvé le moyen de faire pleuvoir à volonté. C'est là, certes, une découverte fort précieuse et qui, au cas échéant, ne manquerait point d'attirer force actions de grâce à son inventeur; mais combien plus encore serait bien accueilli celui qui découvrirait le secret de dissiper les nuages malencontreux, de faire rayonner le beau temps aux jours où il semble de rigueur, ainsi qu'il eût dû l'être, par exemple, il y a

quelques semaines, lors des fêtes de Lille.

L'année 1892 aura été fertile en cérémonies patriotiques, en célébrations de centenaires; les anniversaires se seront vus honorés avec une pompe passablement théâtrale et à grand renfort de cavalcades. Ne disons point de « mascarades »; ce serait irrespectueux et de plus injuste, en ce qui concerne surtout le cortège historique organisé à Lille avec un soin minutieux, un souci réel de ressusciter avec autant d'exactitude et de richesse que possible les costumes du temps passé, dont plusieurs, parmi les plus beaux, — quelques-uns coûtant jusqu'à huit mille francs, — étaient portés par des jeunes gens de la bonne société lilloise. Car cette fête avait pour elle d'être vraiment la glorification d'un héroïque fait d'armes, devant lequel tous les partis politiques ne pouvaient que s'incliner et admirer.

Mais que de difficultés, de complications, de péripéties imprévues pour arriver au brillant résultat souhaité! N'arriva-t-il pas, en effet, que, dans la maison où prenaient naissance de riches costumes destinés à rehausser l'éclat du cortège, la directrice des travaux se trouva subitement tellement souffrante, que le médecin n'hésita pas à prononcer, en la voyant, le mot redouté: choléra. Là-dessus, désespoir des commissaires de la fête. Qu'allait-on faire?... Qui voudrait achever des costumes maintenant contaminés? Qui leur offrirait l'hospitalité?... L'un des commissaires eut un mouvement généreux; il proposa de les recueillir chez lui et de les faire terminer, tandis que l'infortunée cause de tout cet embarras était emmenée à l'hôpital, ses ouvrières mises en quarantaine et désinfectées à outrance.

Seulement, le commissaire avait compté sans son hôte, autrement dit sans sa femme qui, prise de peur, refusa net l'entrée de sa maison aux innocents costumes... Et la situation devenait

grave quand le meilleur des dénouements la simplifia, arrivant sous la forme d'un avis de l'hôpital qui annonçait la parfaite santé de la prétendue cholérique, laquelle n'avait jamais été atteinte du mal redoutable... Mais

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!

Bref, les costumes en question furent achevés en même temps que les autres, également beaux, tous dignes d'être éclairés par le plus radieux soleil... Et ce fut la pluie qui vint en son lieu et place, maussade, froide, cinglante, inondant sans pitié les tentures de velours qui décoraient les maisons, la foule immobilisée sur le sol détrempé, curieuse et patiente dans l'attente du cortège; et le cortège lui-même, qui se déroula impassible dans toute sa splendeur, faisant successivement apparaître les principales époques de l'histoire de Lille: l'époque fabuleuse, avec la belle princesse Hermengarde, captive, sur un char, en compagnie de l'ermite qui la protège et de la chèvre qui la nourrit; puis, successivement, les trouvères, les ménestrels chantant des lais, les chevaliers, leurs oriflammes déployées; puis l'empereur Charles-Quint, entouré de sa suite impériale; plus loin, Jeanne Maillotte, l'héroïne lilloise, qui, la hallebarde en mains, résista aux « gueux » tentant de s'emparer de la ville; après elle, une troupe de mousquetaires escortant le roi Louis XIV et la reine Marie-Thérèse, celle-ci dans son carrosse; enfin, terminant le cortège, le défilé des canonnières qui défendirent héroïquement la ville en 92...

Et tandis que tous ces représentants des siècles enfuis passaient devant la foule avide de les contempler, la pluie tombait, sans relâche et sans pitié, sur les velours, les satins, les peluches de nuance pâle, sur les ors qu'elle ternissait, sur les coiffures empanachées dont elle rendait l'aspect lamentable... Que n'eussent pas donné les organisateurs de la fête à celui qui eût arrêté ces averses diluviennes!

Averses dont nous avons continué, d'ailleurs, à être gratifiés pendant la plus grande partie du mois. A la campagne, ces pluvieuses journées d'automne sont d'une mélancolie infinie. A Paris, elles passent sans être autrement moroses et n'arrêtent point, dans leurs courses, les Parisiennes qui circulent intrépidement, si maussade que soit le temps, le nez au vent sous la voilette du plus beau violet que la mode leur impose en ce moment. En effet, cette capricieuse divinité a des fantaisies inexplicables. Il y a deux mois, aucune femme n'eût eu l'idée de porter une voilette couleur de robe d'évêque. Mais une auda-

cieuse, en quête de nouveauté, risqua la chose. Or il se trouva que cette teinte austère était fort seyante, enveloppait d'un reflet charmant les jeunes visages. Et la voilette « pensée » fit ainsi son chemin, d'abord portée par les seules élégantes qui donnent toujours l'exemple; puis sortant de ce cercle trop étroit, elle se démocratisa, apparut sur tous les chapeaux, quelle que fût leur origine, et se montra partout, au théâtre, au Bois, dans les rues et même... au Pôle-Nord!

Mais il ne faut point confondre ce Pôle-Nord, qui n'a rien de géographique, avec celui qui demeure inaccessible au vulgaire dans sa ceinture de banquises et d'îlots glacés. Le Pôle-Nord plus haut nommé est de création récente, dû à des gens inventifs qui ont jugé les Parisiens animés d'un goût très vif pour le patinage et ont désiré leur fournir l'occasion de satisfaire ce goût. Ils viennent donc d'inaugurer, à leur intention, une vaste salle de patinage décorée de ce nom significatif et engageant de « Pôle-Nord ». Les patins y glissent, non point comme autrefois sur l'asphalte, mais sur la glace; une vraie glace qui doit toujours demeurer solide et, par conséquent, ne se liquifiera point pour le plus grand désagrément de ceux qui ont l'intention d'effleurer seulement sa surface. Des loges sont disposées pour les spectateurs; et, tout à l'entour de la vaste salle, sont représentés des paysages septentrionaux. Il ne manque plus qu'un froid extrême dans ce hall gigantesque et l'illusion deviendra complète. Mais cette réalisation parfaite de la vérité pourrait n'être pas absolument goûtée des visiteurs du Pôle-Nord parisien, qui aiment peut-être à goûter un plaisir hivernal sans avoir à subir l'âpre morsure d'un vent glacial...

Où s'arrêteront les distractions qui sont maintenant offertes au public et de quelle nature seront-elles avant peu, si nous en jugeons par la proposition, pour le moins inattendue, que viendrait — dit-on! — d'adresser un mécanicien des Etats-Unis aux comités de l'Exposition de Chicago... Depuis deux années, parmi les jouets d'étrences, ne manque point d'être annoncé le *chemin de fer à catastrophe*... Or, c'est cette fantaisie d'un marchand de jouets, inventif et « fin de siècle », que ledit mécanicien proposerait de réaliser à Chicago, avec de vrais trains, sur de vrais rails, afin d'enrichir l'Exposition d'une attraction de plus: le spectacle d'une collision entre deux trains. Il ne demanderait, d'abord, que l'espace pour l'organiser. Des voies y seraient tracées; des tribunes, dressées à l'intention du public, les entoureraient, — à une certaine distance par mesure de précaution. Puis deux locomotives — des vieilles locomotives s'entend, destinées au rebut — seraient lancées à toute vapeur l'une contre l'autre. D'où catastrophe curieuse à voir pour les... amateurs. Les mécaniciens sauteraient à terre juste à point pour ne subir aucun dommage; car il s'en trouverait, il faut croire, pour remplir ce rôle un peu dangereux. Mais jusqu'ici, il ne serait point question de recueillir des voyageurs de bonne volonté, consentant à paraître comme

figurants dans cette représentation macabre...

En attendant qu'elle soit organisée, que soit ouverte cette Exposition de Chicago pour laquelle à l'avance la grosse caisse bat bien fort, d'autres, — d'ailleurs beaucoup plus modestes, — se succèdent; à Francfort, une exposition *wertherienne* dans laquelle figurent tous les documents se rapportant au célèbre roman de Goethe: premières éditions, portraits, illustrations, silhouettes et même caricatures et parodies! A Paris, exposition, moins littéraire, de timbres-poste, qui aura fait les délices et l'envie des collectionneurs fatigués, car il en existe de fort sérieux, au nombre desquels vient en première ligne l'empereur de Russie, Alexandre III, dont les richesses en cette matière rivalisent tout juste avec celles de M. Ferrari, possesseur d'une collection estimée trois millions, et peu facilement accessible aux yeux des profanes... et même des autres.

Chacun recherche ce qu'il aime. C'étaient les livres rares qu'aimait à trouver Xavier Marmier, l'écrivain délicat dont les funérailles viennent d'être célébrées discrètement, en toute simplicité, sans fracas, ainsi qu'il l'avait voulu, en harmonie parfaite avec son caractère même! Tous ceux qui ont connu Xavier Marmier peuvent dire combien jusqu'à ses derniers jours il était demeuré aimable et charmant, avec sa politesse exquise de vieillard; infiniment soigné dans sa mise, soucieux de n'avoir jamais sur lui le moindre atome de poussière: homme de bonne compagnie, toujours accueillant pour les jeunes qui recouraient à son crédit. Il avait, en effet, des amis influents et son obligeance comme sa bonté étaient extrêmes.

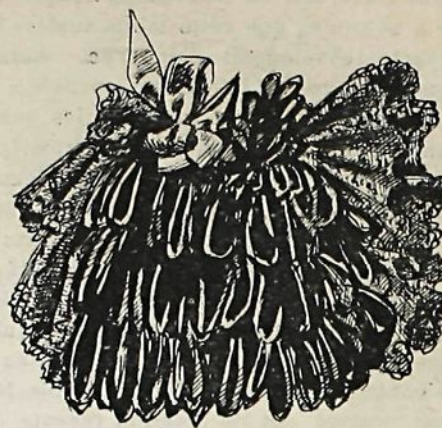
La sagesse des nations dit que les voyages forment la jeunesse. Ils mûrissent aussi le talent et fournissent des aliments nouveaux et variés à la pensée... Tout enfant, Xavier Marmier les avait aimés; et désormais est acquise pour ses biographes l'anecdote qui nous le montre garçonnet s'enfuyant de la maison paternelle pour connaître les pays qui tentaient ardemment sa jeune imagination. Seulement l'heure de les visiter n'était pas encore venue pour lui, puisqu'un officier autrichien qui l'avait rencontré en route brisa net ses projets de touriste en le ramenant sans cérémonie au bercail, avec ces simples paroles aux parents reconnaissants: « J'ai moi-même un petit garçon et serais heureux qu'on me le ramenât s'il lui prenait fantaisie d'aller courir le monde. »

Devenu homme, Xavier Marmier put réaliser son rêve d'enfant qu'aucun officier autrichien n'avait plus le droit de faire évanouir; et il le réalisa avec passion, si souvent hors de France que, lorsqu'il entra à l'Académie, celui qui le recevait dans la docte assemblée put lui dire en sincérité que les membres de l'illustre société connaissaient plus ses œuvres que lui-même. Un peu partout, il voyagea: en Suède, en Russie, en Finlande, en Danemark; en Amérique aussi, au Canada; regardant, observant, écoutant les légendes qui lui étaient contées pour les redire ensuite avec leur charme aux lecteurs fran-

Manchon en ruban et dentelle. — Cet élégant modèle sera très coquet pour accompagner une toilette de visite à laquelle il sera assorti.

Il se compose de bouclettes de rubans ou velours disposées sur trois rangs. Au sommet, chou de ruban de deux tons.

Une haute dentelle très froncée garnit l'ouverture et tombe sur le poignet.



Manchon en ruban et dentelle.
De M^{me} Gradoz,
67, rue de Provence.

Toilette de diner et de cérémonie en broché noir semé de roses, garnie de velours rose foncé et de den-



telle noire. — Jupe plate à longue traine, deux ruches de dentelle courent dans le bas, au tablier seulement.

Corsage en broché avec empiècement carré en velours rose, garni d'une chute en dentelle froncée au pied de l'empiècement, une étroite ruche faisant la tête. Genre absolument nouveau et d'une très grande élégance.

Manches en velours rose étoffées d'en haut, collantes aux poignets.

Le col en velours est surmonté d'une petite ruche de dentelle.

Le corsage est à taille ronde avec une étroite ceinture nouée derrière.

Cette robe en satin mais et dentelle noire est d'une grande élégance.

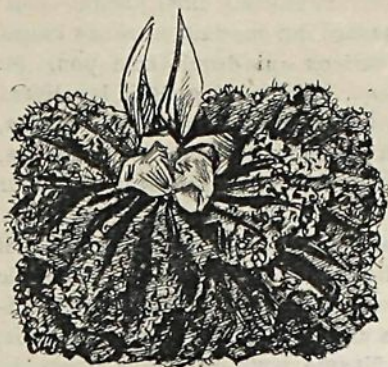
Elle se garnit aussi de dentelle crème.

L'éventail est en dentelle noire avec monture en écaille jaspée claire.

Les bas sont à jour et en soie noire et le soulier en satin noir.

Les gants en chevreau paille.

Toilette de diner et de cérémonie,
en broché noir semé de roses, garniture de velours rose foncé et de dentelle noire.
Modèle de Madame Pelletier-Vidal.



Manchon en satin couvert de dentelle.
De M^{me} Gradoz,
67, rue de Provence,

Manchon en dentelle. — Il est en satin entièrement recouvert de dentelle gracieusement drapée.

Au milieu, chou aigrette en ruban de nuance claire qu'on assortira au costume.

La dentelle revient en coquille sur le dessus, le milieu de cette coquille piqué d'un chou.

Toilette de diner et de cérémonie en ravissant broché ciel semé d'avoines d'or, garnie de velours vieux bleu, de broderie et de ruban crème. (Dos et devant). — Façon Empire. Le devant plat, est fixé à un empiècement de broderie or et crème qui se continue dans le dos; cette broderie est transparente et ne repose que sur un léger tulle.

La traîne longue a beaucoup d'ampleur; une petite tête froncée la réunit

à l'empiècement. Toute la grâce de cette toilette réside dans le joli ruban de satin qui prend la taille dans le dos, glisse sous le bras et vient se nouer, devant, à la poitrine.

Cette élégante façon, en dessinant ainsi la taille, corrige d'une manière charmante le défaut des robes de l'époque.

Les manches ont un bouffant de velours vieux bleu très doux, suivi d'un long fourreau en broché. Le col est en velours.

Le dos de cette toilette est donné page 159.

Ce modèle se fait en soie unie, en crêpe de Chine que l'on double d'une soie molle.



Toilette de diner et de cérémonie, en broché, ciel semé d'avoine d'or.
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

çais; faisant à travers ces littératures étrangères, alors peu connues, une suite de découvertes qui le séduisaient d'autant plus qu'il en goûtait l'entière saveur, pouvant les étudier dans le texte même puisqu'il parlait plusieurs des langues du Nord.

Il fut un précurseur peut-être sans en avoir lui-même pleine conscience, car au temps où il révélait au public lettré des œuvres exotiques, ni la Russie, ni la Suède, ni la Norvège n'avaient encore trouvé d'admirateurs étrangers désireux de mettre en pleine lumière les beautés originales de leur littérature.

Puis, après avoir passionnément joui des pérégrinations lointaines, Xavier Marmier se prit à aimer de même, l'âge étant venu, les paisibles promenades sur les quais de la Seine dont les arbres verdoient si joliment au printemps. Il aima surtout, au bruit berceur de l'eau mouvante, à chercher la manne intellectuelle parmi les vieux livres qui viennent finir dans les cases des bou-

quinistes... Et c'étaient encore des voyages d'exploration qu'il accomplissait ainsi chaque jour, ravi quand le hasard lui mettait entre les mains quelque texte curieux qui devait être pour lui matière à études... C'est qu'il goûtait les livres rares non pour les enfermer dans sa bibliothèque, mais pour s'en faire de nouveaux compagnons, mais pour les lire, les relire, se pénétrer de leur substance.

Et si bons lui avaient paru les instants qu'il passait à feuilleter, sur le bord de la Seine, de vieux volumes délaissés, qu'il légua aux bouquinistes, devenus un peu pour lui d'humbles amis, une somme suffisante pour organiser après sa mort un joyeux banquet durant lequel tous se souviendraient de lui avec plaisir.

N'est-ce point là une pensée qui en dit beaucoup sur le caractère de celui qui l'a eue ?

CONSTANCE.

PENSÉES ET MAXIMES

Les choses les plus graves, les plus belles, les plus saintes, ne se prouvent pas, mais se révèlent : nous comprenons l'amour en aimant, la charité en donnant, la foi en croyant.

(ANDRÉ LEMOYNE.)

On est souvent trompé par la confiance ; on se trompe soi-même par la défiance.

(LE PRINCE DE LIGNE.)

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas le fait d'un bon caractère.

(LA BRUYÈRE.)

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE ET FIN)

XVII



Le jour où M. Lebellon, le médecin du village, permit enfin à Marceline de faire sa première promenade dans la campagne, seule, sans être soutenue par personne, Césette alla rendre son vœu à la cha-

pelle de Sainte-Marie-des-Lys.

Car elle avait fait un vœu, la bonne Césette, afin que le ciel sauvât sa fille, sa pauvre Marce-

line, si malade pendant quatre mois que chacun désespérait de la voir jamais se rétablir.

Pensez ! après la scène du moulin !

La nuit qui suivit cette scène, elle fut prise de fièvre, de délire, une méningite se déclara, et, à peine remise par miracle de cette terrible maladie, voilà qu'une autre la saisit, l'étreignit et, de nouveau, la cloua sur son lit pendant de longues semaines.

Enfin, le ciel avait eu pitié d'elle et des prières de la vieille Césette : Marceline était guérie.

Entendons-nous : guérie physiquement ; mais le moral souffrait encore presque aussi cruellement qu'au lendemain du terrible affront.

La blessure reçue ne pouvait si cicatriser aussi

promptement; et rien ne la consolait désormais, puisqu'elle n'avait plus auprès d'elle l'enfant qu'elle aimait tant, dont la pensée persistante ne la quittait point.

Elle ne reviendrait jamais au moulin, et quoi qu'il arrivât, quand bien même Faustine repentante voudrait plus tard lui confier son fils de nouveau, elle refuserait. Elle pardonnait cependant, dans son âme, que Dieu sans doute avait prise à l'un de ses anges, elle trouvait encore, la chère créature, l'indulgence nécessaire pour absoudre; mais une épouvante sans nom la terrassait à la seule perspective d'une nouvelle scène, possible avec le caractère de sa sœur.

André qui, pendant sa maladie, vint la voir plusieurs fois, essaya bien de pallier autant que possible la douloureuse impression qui ne devait pas s'effacer, mais il n'y parvint pas, et quoi qu'il fit pour la persuader du repentir de Faustine, elle ne voulut pas le croire. Est-ce que, si réellement elle eût eu un remords, elle ne serait pas venue elle-même chercher le pardon que le meunier sollicitait pour elle?

Il lui amenait le petit de temps à autre, à la dérobee. Est-ce que, si Faustine se reconnaissait coupable, les précautions eussent été nécessaires pour le conduire à l'auberge?

Du jour où elle put sortir, elle lui recommanda de ne plus venir.

— Si elle le savait, qu'arriverait-il encore? lui dit-elle; restez au moulin, mon pauvre André, et malgré tout soyez bon pour elle. Elle est jeune, son caractère peut se modifier, votre indulgence et votre douceur la toucheront, car, au fond, elle n'est pas mauvaise...

— Pas mauvaise... pas mauvaise... répéta-t-il.

— Je le maintiens. Ce n'est que la jalousie, voyez-vous, qui la tourmente, et la jalousie est indépendante de la volonté. Si elle vous fait souffrir, elle souffre aussi, c'est son excuse. Avec le temps elle comprendra combien elle a tort...

André ne revint pas.

Alors elle regretta de le lui avoir dit. Après tout, n'étaient-ils pas, l'un et l'autre, forts de leur conscience? Est-ce qu'il ne l'aimait pas, elle, comme elle l'aimait elle-même, d'une bonne affection fraternelle qui pouvait s'avouer hautement? Alors, pourquoi trembler? Pourquoi se priver de l'unique joie qui lui restait: pouvoir embrasser Marcel?

Il n'y avait pas à y revenir maintenant; mais le sacrifice fut au-dessus de ses forces, et, dès qu'elle fut assez remise pour faire la course, elle se dirigea vers le moulin. Oh! non pas pour voir Faustine ni André, mais seulement pour guetter Marcel qui jouait chaque jour, soit dans la campagne, soit au bord de la rivière.

Elle le vit en effet, l'appela, l'embrassa et le renvoya à ses jeux.

— Ne dis rien, mon chéri, ne raconte pas que tu m'as vue, je viendrai souvent!

Il ne voulait pas la quitter; mais avec son bon sens d'enfant, plus profond qu'on pourrait le croire, il comprit bien qu'il ne fallait pas lui par-

ler du moulin et ne chercha pas à l'emmenner avec lui.

— Reste encore, encore! supplia-t-il; mais tout en causant et en lui tenant la main, il savait bien se faufiler dans les petits chemins où les regards de Faustine ne pouvaient pénétrer.

— Non, va, mon mignon, va, ta mère serait inquiète si elle s'apercevait de ton absence. Sur-tout sois bien sage, et ne lui fais jamais de chagrin!

Il aurait bien voulu questionner, savoir pour-quoi sa mère, elle, s'était mise si fort en colère ce jour déjà lointain dont il se souvenait comme de la veille; mais il n'osa pas, et tout attristé de la séparation, il s'en retourna lentement, tandis que Marceline le regardait s'éloigner et lui envoyait un baiser.

— Oh oui! murmura-t-elle en le suivant des yeux aussi longtemps qu'elle le put, je reviendrai souvent, et le souvenir des quelques minutes passées auprès de toi, l'espoir de te revoir bientôt, me soutiendront encore!

XVIII

Deux ou trois fois par semaine, Marceline se rendit dans ce coin de campagne où jouait son filleul.

— Tu ne sais pas, lui dit un jour le petit, je crois que maman t'a vue l'autre fois.

— Ah! est-ce qu'elle ne t'a pas défendu de venir avec moi? demanda-t-elle avec anxiété.

— Non! répondit-il sans lever les yeux, mais... mais...

— Mais quoi? voyons, cher petit?

— Elle ne veut plus du tout que... que je m'éloigne, parce que tu comprends, tante Line, elle a toujours... toujours peur en ne me voyant plus là, que je sois tombé à la rivière...

— Elle a raison, répondit-elle. Tu resteras donc près du moulin.

— Comment faudra-t-il que je fasse, alors, pour te voir?

— Puisque ta mère ne t'a pas défendu de venir à moi?

— C'est... c'est vrai, fit-il en baissant de nouveau ses jolis yeux où deux larmes montaient. Mais toi, Line, toi, est-ce que ça ne te ferait pas de chagrin de voir maman et... de ne pas lui parler?

Elle ne répondit pas, et étonnée de cette perspicacité, elle l'embrassa sur ses cheveux blonds.

— Cher petit, cher petit!

Elle ne se douta pas qu'il mentait, le pauvre enfant. Non, Faustine ne voulait pas qu'il courût à elle, qu'elle le serrât sur son cœur, comme maintenant, et elle avait formellement défendu à Marcel d'offrir son front à ses baisers. Mais, pour la première fois depuis qu'il avait l'âge de raison, il ne voulait point obéir. Il aimait trop sa tante pour lui faire cette peine de rester sourd à

sa voix, et lui-même ne se sentait pas le courage de résister à son appel.

Seulement, comme il redoutait la colère de Faustine si jamais elle s'apercevait de sa rébellion, et comme il voulait cependant continuer à voir sa tante, il cherchait par quel subterfuge arriver au double but et de n'être pas grondé et d'aller à elle au premier signal.

— Tiens, reprit-il après une prompt inspection du regard, si tu veux, tante Line, tu t'assièras là, quand tu viendras. Tu vois, c'est tout à côté du moulin, et si maman descendait un jour pour me chercher, tu ne serais pas tout de même obligée de la rencontrer, car tu pourrais partir par ce petit chemin...

Et moi, pensa-t-il, je serai près d'elle avant qu'elle ne m'ait aperçu...

Il désigna du doigt une petite saulée au bord de la rivière :

Ah ! le petit rusé que ça faisait déjà, pour ses huit ans !

Plus d'une semaine, cette fois, s'écoula avant que Marceline pût retourner au moulin, et même le jour qu'elle y alla, elle partit avec l'intention de s'arrêter à peine, le temps d'embrasser le gamin et de rentrer, car Césotte était absente et ne devait revenir que le lendemain.

Elle quitta l'auberge vers les midi, un peu inquiète de savoir si elle rencontrerait Marcel, car ce n'était pas l'heure habituelle où elle le voyait ; mais elle ne pouvait pas, aujourd'hui, choisir le moment, et elle allait au hasard.

Le ciel était superbe d'azur et de clarté, sans un nuage, et, bien qu'il fit très chaud, car juillet commençait à peine, un petit vent léger secouait doucement les feuilles des chênes dans toute leur floraison, qui bordaient la route.

Elle marchait vite sous l'ombre allongée des arbres et arriva bientôt à la saulée ; alors elle ralentit sa marche. Le tic-tac du moulin arrivait jusqu'à elle et le bruit de l'eau ajoutait une note adoucie aux murmures des branches, tandis que lentement, avec précaution, elle se dirigeait vers la rivière où sans doute elle verrait son fils.

Elle ne se trompait pas, le petit était bien là ; mais elle ne l'appela pas et se contenta, pour le moment, de lui envoyer un baiser, tremblant pour lui de le voir aussi téméraire. En effet, l'enfant insouciant du danger, debout, les pieds posés sur deux pierres branlantes à moitié enfoncées dans l'eau, s'amusait à lancer aussi loin qu'il le pouvait de petits cailloux plats qui semblaient courir sur la surface et soulevaient sur leur passage des gouttelettes claires.

Il était charmant ainsi, le buste droit, la chemise débraillée sur sa poitrine déjà robuste, la culotte troussée au-dessus des genoux. Le soleil dorait plus encore ses fins cheveux, blonds comme ceux de sa mère, et tante Line le contemplait avec amour, attendant avec un peu d'impatience le moment où le gamin, lassé de son jeu, se retournerait et l'apercevrait. Elle ne bougeait pas, un appel, un bruit quelconque auraient pu

effrayer le petit et son piédestal improvisé était si peu solide !

Cependant, après quelques minutes, l'idée lui vint de se rapprocher, et elle alla s'asseoir contre un gros saule, sur la mousse verte et drue, d'où elle ne perdait aucun de ses mouvements, mais où Faustine, sans qu'elle s'en doutât, pouvait bien aussi la voir du moulin. Elle ne fit point cette remarque et resta là immobile, si absorbée, qu'elle ne vit point la petite croisée, sous le toit, s'ouvrir soudain, et la tête de sa sœur apparaître dans le cadre de volubilis.

Faustine se pencha et regarda où se trouvait l'enfant, puis ses yeux sondèrent inconsciemment la saulée éclaircie près de la rivière. Marceline ne la vit pas, mais elle, la vit très bien. Son visage, souriant tout à l'heure, prit une expression méchante et par deux fois elle cria très fort :

— Marcel ! Marcel !...

Le petit, à cette voix courroucée se retourna brusquement, les deux pierres disjointes s'écartèrent, ses pieds glissèrent et il tomba.

La rivière, à cet endroit, bien qu'elle ne soit pas très profonde, est dangereuse, à cause du remous ; il essaya bien de se retenir aux herbes de la rive, mais il n'y parvint pas, l'eau l'entraîna en continuant son éternelle chanson, la grande roue du moulin le saisit, le lança à l'air, le rejeta à l'eau... ce fut tout !

Deux cris déchirants, deux cris qui n'avaient plus rien d'humain retentirent ; l'un partant du moulin, l'autre de la saulée, et lorsqu'à cet appel désespéré de deux femmes impuissantes à sauver le pauvre enfant, des paysans accoururent, il était trop tard...

L'eau venait de se refermer sur le corps du petit et sa nappe, irisée d'or et d'argent, lui faisait un linceul éblouissant, près duquel Marceline restait debout, les bras tendus, les prunelles dilatées par une épouvante sans nom.

Elle ne bougeait pas, elle ne criait plus, elle regardait droit devant elle... Un cercle bleuâtre contournait ses yeux, et son visage convulsé paraissait exsangue à ce point qu'on l'aurait crue morte, frappée par la foudre.

On courut à elle plutôt qu'à la mère et on voulut l'emmener. Mais elle secoua doucement la tête et un sourire vint entr'ouvrir ses lèvres sans que ses yeux perdissent rien de leur expression terrifiante.

— Voyons, Marceline, voyons, il ne faut pas rester là !

— Encore une minute seulement, répondit-elle, l'enfant va revenir, vous avez bien entendu sa mère qui l'appelait :

— Marcel ! Marcel !

Hélas ! Marcel ne devait plus répondre à sa voix ; mais le bon Dieu avait eu pitié de tante Line.

En prenant l'âme de l'un il avait pris la raison de l'autre, et c'est le cher petit qui la lui apporta après l'avoir arrachée à Line de ses menottes crispées par l'agonie.

XIX

La vieille Césotte et le père Cressent soignèrent eux-mêmes la pauvre folle dont ils espéraient toujours et malgré tout la guérison. Les médecins de Virmont et celui le plus en renom de Saint-Léger leur permit de la garder auprès d'eux, car sa folie était tranquille et n'effrayait personne, mais en même temps ils leur avouèrent bien que la raison envolée ne reviendrait pas. Ils ne voulurent point le croire, d'autant plus qu'une année n'était pas encore écoulée que déjà elle reconnaissait la servante, son père et même André qui vint souvent prendre de ses nouvelles.

Le pauvre garçon avait bien changé depuis la triste mort de son fils, et ceux qui le voyaient passer le reconnaissaient à peine. Plus tard, quand un autre enfant leur arriva, Faustine parut se consoler; mais le nouveau bébé ne put jamais remplir, dans son cœur, à lui, tout le vide laissé par le cher absent, dont la fin tragique restait sans cesse présente à sa mémoire.

Et puis, il s'accusait malgré lui. Il se disait que Dieu l'avait puni d'avoir failli à son serment.

La parole donnée à Marceline il n'aurait point dû la reprendre, et quand il passait devant l'auberge, s'il la voyait sur le seuil de la porte, il baissait la tête, comme un coupable, devant la pauvre fille dont les yeux semblaient cependant encore pardonner.

C'était, d'ailleurs, la plus heureuse, maintenant, car elle vivait dans une suprême illusion, et bien souvent, bien souvent elle chantait, elle qui aurait tant pleuré si elle s'était souvenu!

Pour elle, Faustine et Marcel étaient là, à ses côtés, et ces deux êtres qu'elle avait tant aimés, par qui elle avait tant souffert, lui faisaient un présent radieux, un avenir prismatique!

Il fallait la voir, près de la bercette que Faustine avait laissée à l'auberge, il fallait la voir se pencher entre les rideaux, sur la couche déserte, et chanter la ronde enfantine qu'elle affectionnait :

Le fils du roi s'en va chassant.
— Levez les pieds légèrement —
A tué tous les canards blancs;
— Levez les pieds bergère, bergère,
Levez les pieds légèrement.

Pauvre tante Line!

Un jour qu'elle fredonnait ce couplet quand André vint à l'auberge, il ne put y tenir et pleura comme un enfant.

Faustine ne vint jamais la voir. D'abord son père le lui défendit, ensuite elle n'y tenait pas.

Le temps, depuis ces tristesses, a passé, passé, et il a moissonné les hommes et les choses sur son passage.

Faustine, de toute sa famille, est restée seule survivante, et elle est bien proche de la mort aujourd'hui.

Qui donc reconnaîtrait, dans cette petite vieille ridée et tremblante, celle qui fut jadis la jolie meunière des Jonques?

Où sont-ils les fins cheveux blonds, les yeux rieurs et le rire éclatant qui ensorcelèrent André Marosselle? Hélas! Où est-elle cette beauté affranchante dont elle avait été si fière?

A quoi lui a-t-il servi de s'enorgueillir à l'époque de ses jeunes années, et de vouloir être la plus jolie et la mieux parée?

Que lui reste-t-il, voyons?

Rien! rien que le souvenir... car Dieu a voulu, et c'est le châtiment sans doute, que dans cette tête branlante, il vécût autant qu'elle.

Il ne la quitte pas, il la harcèle, il la martyrise, et, tandis que par les matins clairs, elle va chauffer ses vieilles jambes au soleil, près du moulin qui, depuis bien longtemps, ne lui appartient plus, car les Bukler l'ont achetée à la mort de son mari, il lui montre les années enfuies, il lui fait revivre tout le passé.

Alors elle reste là, les yeux fixés sur la rivière scintillante comme sur un miroir où lui apparaissent tour à tour sa jeunesse radieuse, son mariage, ses enfants, André, et... Marceline!

Marceline surtout! Marceline plus encore que le mignon dont elle fut la marraine, et qui disparut là, à cette même place, sous l'eau bleue, limpide et pailletée, ciel mouvant qui reçut son corps tandis que l'âme s'envolait là-haut, dans l'autre ciel aussi bleu et aussi limpide.

Oui, c'est Marceline surtout qu'elle revoit, c'est son regard qui s'attache au sien, et plus tard, quand elle s'endormira de l'éternel sommeil, au dernier moment, elle la verra encore penchée à ses côtés, avec son visage exsangue, ses yeux profonds où la pensée ne brillait plus et où, depuis longtemps, elle ne peut chercher l'indulgence et le pardon, car ils sont clos à jamais...

Et, pour elle, Marceline est plus qu'un souvenir, c'est le remords!

JEAN BARANCY.

FIN





Groupe de manches pour costume et robe de soirée.
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

GROUPE DE MANCHES :

Manche pour robe de cérémonie. — Draperie de dentelle sur le bras, retenue par un papillon brodé et incrusté de pierreries.

Manche Directoire. — Taillée en plein biais sans couture derrière; elle se drape à l'emmanchure et forme plusieurs plis profonds retombant mollement. Ces plis ne s'élèvent plus sur le bras, ils doivent avoir l'aspect de notre dessin, et se fixer, au besoin, à la doublure par des points.

Manche pour costume. — Bouffant Empire sur une manche plate en broderie découpée noire sur transparent. Ruche éfilée formant jarretière.

Manche Récamier ornée de nœuds de ruban. — La manche faite de deux bouillons ouverts, au milieu, sur une manche plate en tulle ou soie claire. Le bas du second bouillon est pris dans une jarretière en passementerie.

A ce numéro est jointe la Gravure coloriée 4903 :
Lingerie, matinée et déshabillé.

Les Patrons suivants seront donnés en décembre :

Le 5 novembre : Patron découpé d'un cache-corset écharpe et d'un autre Empire.

Le 12 novembre : Patron découpé d'une manche Louis XIII, large dans le haut, collante à partir du coude.

Le 19 novembre : 11^e Album de travaux.

Le 26 novembre : Grande feuille de Patrons et de Broderies : Côté des patrons : Paletot russe pour enfant de 6 ans. — Polonaise russe pour petite fille de 5 ans. — Côté des broderies : Grands chiffres au point de croix pour drap.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RECETTE POUR FABRIQUER SOI-MÊME L'EAU DE SELTZ A BON MARCHÉ

Dans un litre d'eau filtrée, mettez 1 gr. 1/2 de bicarbonate de soude et autant d'acide tartrique, agitez fortement, puis fermez la bouteille et ficelez le bouchon.

Couchez les bouteilles préparées à la cave ou dans un endroit frais afin que le gaz qui se dégage par la réaction des deux sels ne puisse faire sauter les bouchons ni faire éclater les bouteilles.

Les sels s'achèteront de préférence chez le pharmacien, celui-ci les ayant plus frais que les épiciers.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



N° 4909.

Paris. — Imprimerie Alcan-Lévy.

DÉSHABILLÉ, MAINTIEN, LINGERIE

De Madame GALARDI, 4. boulevard Malesherbes